

www.equilibrium-economicum.net

Le Marche libre hors maîtrise

ANGUS SIBLEY

première parution *International Herald Tribune*, 13 May 1998

traduction de l'auteur

Peu de platitudes sont plus fastidieuses que le dénigrement des politiques économiques européens par les libre-échangistes américains et britanniques. C'est rare que ces derniers parlent de la France ou de l'Allemagne, de la Belgique ou de la Suède, sans un ricanement obligatoire de leur adjectif favori, *sclérosé*.

Selon eux, les Européens sont coupables parce qu'ils découragent le licenciement et accordent à ses victimes un peu de générosité; parce qu'ils font preuve de moins d'initiative entrepreneuriale que les Américains; parce qu'ils sont moins compétitifs que les Asiatiques surmenés et sous-payés.

Les économies continentales ont de mal aujourd'hui puisque, construites pour la stabilité, ils vivent difficilement l'allure frénétique des changements économiques actuels. Sous Margaret Thatcher au Royaume-Uni et Ronald Reagan aux Etats-Unis, des structures flexibles se sont développées, plus promptes à s'adapter aux changements.

Les dévots du marché libre désentravé regardent avec dédain ceux qui préféreraient un train de vie plus calme. Ils ne doutent jamais de la vérité de leur dogme: la meilleure allure du changement est la plus vite possible. Car ils sont les sages-femmes de la révolution actuelle économique. Ils aiment leur révolution. Ils espèrent vivement qu'elle va perdurer pour toujours.

La "révolution en permanence"

Marx et ses camarades, à Londres en 1850, parlèrent d'une révolution permanente. Alors, comme à présent, les agitateurs se délectaient de la fantaisie que leurs bouleversements destructeurs pourraient continuer en perpétuité. Mais aujourd'hui les révolutionnaires ont l'effronterie de se nommer conservateurs.

L'arme lourde de ces révolutionnaires n'est pas la technologie; c'est la concurrence. Les premiers ordinateurs furent construits dans les années trente; pendant quarante ans leur développement et leur application se poursuivirent posément.

C'est la concurrence féroce de la Silicon Valley, dès les années soixante-dix, qui a déclenché l'actuelle course fougueuse à l'innovation, où les logiciels deviennent obsolètes après trois mois. L'abattage des contraintes sur la concurrence dans l'industrie et dans le commerce oblige les clients de la Valley d'adopter hâtivement les dernières nouveautés, de peur qu'ils ne se laissent distancer.

La concurrence agit réciproquement avec la technologie informatique dans un processus circulaire d'accélération. Le marché compétitif dope le développement de la technologie, tandis que cette même technologie aiguise les pressions concurrentielles, en permettant aux fournisseurs de

modifier plus rapidement leurs produits, et aux clients de choisir entre un éventail plus large de fournisseurs.

La possible désintégration

On se rappelle le *moteur électrique à courant continu excité en série*, ce bon vieux cheval de labour qui tracte les tramways et les trains de banlieue. Ce type de moteur, quand il est à l'atelier pour révision, ne doit jamais se laisser tourner à plein courant; car, sans l'inertie ralentissante du train, il tournera de plus en plus vite jusqu'à ce que son centre vole en éclats. Ce qui n'est pas amusant quand il s'agit d'un moteur de traction pesant quelques petites tonnes.

Les sociétés qui se trouvent exposées aux forces hyperaccélérationnelles de la concurrence désentravée risquent une désintégration pareille. A la différence des ingénieurs électriciens, les économistes libéraux paraissent ne point apercevoir ce risque. Il se peut même que certains d'entre eux s'en réjouissent, tant sont-ils hostiles au sentiment de communauté, à la tradition, à la stabilité.

A travers l'histoire, les mutations économiques ont dérangé, souvent douloureusement, la vie des individus, des familles, des communautés. Cette douleur peut rester diffusée et modérée, si les mutations se déroulent lentement, ou ne frappent que quelques secteurs économiques à la fois.

Mais les ultralibéraux ne veulent pas de la modération. Ils réclament la concurrence à intensité maximale partout dans le monde; et ce dans un âge dont les technologies assurent que la concurrence entraîne les mutations de plus en plus rapide.

Voilà la recette d'une allure rapide, persistante et toujours accélérant du changement omniprésent. On ne peut s'étonner si les détresses conséquentes se montrent aiguës et envahissantes; si les sociétés ainsi affligées deviennent désorientées, déracinées, anarchiques, violentes; si des mouvements politiques équivoques se nourrissent des désordres.

L'histoire nous enseigne, en effet, que les périodes de bouleversement se succèdent par des phases contrastées d'ordre étouffant. Après la révolution française vint la réaction bourbonienne. Le cataclysme bolchevique fit place à l'ossification soviétique. Le franquisme suivit la guerre civile espagnole. Le laisser-faire du dix-neuvième siècle engendra les syndicats obstructionnistes et les états-providences dispensieux que détestent si ardemment les libéraux.

Pour ceux qui prisent l'ordre civilisé, cet historique n'offre qu'un réconfort très partiel. Pour les révolutionnaires économiques insensés, elle annonce la disgrâce. Qui va dire qu'ils ne l'auront pas méritée?